

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 42

Artikel: Les Almanachs
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185371>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Un crime ? Hum !... voilà... c'est quand quel-qu'un fait quelque chose...

Le professeur, avec un sourire aimable : — Alors vous n'êtes certainement pas un criminel, Monsieur le candidat.

Vous le voyez, le métier a aussi ses mauvais moments. Et cependant, qui ne regrette ce temps heureux où il habitait sa chambrette d'étudiant, si petite pourtant, qu'il était forcé d'ouvrir la porte pour mettre ses bottes ?

Le théologien fouille avec bonheur dans les nombreux souvenirs de ses années de proposant. Etudiant encore, il prêchait déjà. Tous les samedis le voyaient partir coiffé du tube paternel pour une paroisse nouvelle, où on l'appellerait « Monsieur le pasteur » et où il dînerait chez le syndic. Déjà il apprenait son rôle d'homme sérieux et s'exerçait timidement à la réprimande pastorale. Il disait à l'un de ses paroissiens d'un jour :

— Mon pauvre ami, j'apprends avec beaucoup de peine que vous allez à la pêche le dimanche et même pendant le sermon ?

Et l'autre répondait :

— Ça, c'est vrai, Monsieur le pasteur, mais je siffle toujours un air de cantique pendant ce temps.

L'étudiant en droit aura moins de souvenirs de ce genre-là. De bonne heure il a compris le côté pratique des choses. Dans sa première déclaration d'amour, il n'a parlé ni des étoiles, ni des petits oiseaux, ni du ruisseau qui murmure. Il a résumé les faits de la cause dans ces termes aussi clairs que juridiques :

— En conséquence, Mademoiselle, nous vous demandons votre amour et subsidiairement votre amitié.

Car il faut tout prévoir et se ménager une retraite.

Le théologien, lui, aurait brûlé ses vaisseaux en s'écriant :

— Ange adoré, voyez en moi un pauvre mendiant ; soyez charitable et donnez-moi votre cœur.

Mais aussi quelle confusion, si l'ange adoré répond couramment :

— Je regrette beaucoup, Monsieur, j'ai déjà mes pauvres.

Il existe cependant un terrain commun où la théologie peut rencontrer le droit et fraterniser avec les sciences qui se disent exactes. Il est notoire que les études favorisent la soif, et l'on ne saura jamais tout ce que peut boire un homme altéré de science. Cela s'arrête là d'ailleurs.

La légende parle, il est vrai, d'ânes roulés dans des tonneaux et de factionnaires emballés dans leurs guérites. Mais c'est la légende, et il est moralement impossible que l'étudiant consacre tous ses loisirs à emballer des factionnaires dans l'exercice de leur faction. Il est devenu plus calme, si ce n'est plus rangé, et ne manque pas d'ailleurs d'une certaine logique :

— Mais tu es ivre, mon fils, s'écriait il y a peu

de jours un père consterné à la vue de son descendant.

— Tu sais, papa, si tu avais bu autant que moi, tu le serais aussi.

C'est à peu près dans le ton de ce lambeau de conversation accroché l'autre jour sur St-François :

— Eh bien, mon cher, on dit qu'en rentrant, hier soir, tu es resté couché dans un fossé. Qu'as-tu pensé en te réveillant ?

— J'ai été renversé de ne pas te trouver près de moi.

Mais rassurons-nous. Il serait très étonnant qu'après avoir usé pendant de longues années sa culotte sur le ban académique, on n'acquiesce pas, l'un frottant l'autre, quelque peu de brillant.

M. Gambetta nous paraît passer de gais instants sur les rives de notre lac, dont il visite les divers sites en touriste infatigable. L'autre jour encore, il était à Aigle, acceptant joyeusement l'accueil simple, sans cérémonie de quelques habitants de la localité. C'est son passage dans cette petite ville qui a inspiré, sur l'heure, les vers suivants :

Memento.

Aigle a vu Gambetta ; le Gambetta touriste,
Se promener chez elle en simple européen.
Le pouvoir, paraît-il, n'est pas chose si triste
Que, dans ses derniers jours, l'a décrit Charles-Quint.

L'illustre président laisse avec sa sonnette
Les soucis des grandeurs. Alerte, épanoui,
Il va par monts et vaux déjeuner sur l'herbette
Et dire aux fleurs des champs son bonheur inouï.

Prenant une voiture avec quelques intimes
(Car il a renoncé pour toujours aux ballons),
Son naturel le pousse à humer l'air des cimes,
En fumant un cigare au fond de nos vallons.

Il a vu nos côtes, objets de nos tendresses ;
Vu le chamois courir sur la Becca-d'Odon ;
Puis le soir, au retour, donné maintes caresses
A notre vin perlé, frais sorti du guillon !

Et ce simple bourgeois que la faveur publique
Salua dictateur, acclama président ;
Qui, de sa large main, assit la République,
Dont il fit son idole en son amour ardent,

S'amuse à voir couler nos bruyantes cascades ;
A courir dans les prés où paissent les moutons ;
Oubliant Cassagnac, Blanqui, les barricades,
Paris, les cléricaux et les sombres pontons !

Charrière-de-Bennevys, 15 octobre 1879.

L. C.

Les Almanachs.

Nous avons, depuis quelques semaines déjà, une vraie avalanche d'almanachs. Ils arrivent en flots pressés, bariolés, verts, roses, jaunes, bleus, etc. Il y en a pour tous les goûts et pour toutes les bourses. L'apparition de ces petits livres, suivis des marchands de marrons, est le premier signe précurseur de l'hiver. La mise en vente des nouveaux almanachs coïncidant avec les premières brumes matinales, les premières longues nuits, produit une impression légère ment mélancolique. Instinctivement,

un petit frisson parcourt votre épiderme, et on murmure avec un soupir :

— Allons ! Il va falloir fermer la fenêtre le soir et renouveler les provisions de bois.

Il me semble que chaque année les almanachs avancent de quelques jours leur apparition fatidique. On en viendra, si cela continue, à les antider d'un an, comme on antider déjà d'un jour les journaux quotidiens. C'est vraiment merveille que de lire trois mois à l'avance, les divers pronostics des mois d'une année non encore sonnée. L'Almanach Liégeois, par exemple, n'est nullement embarrassé par cette précocité de publication ; il prédit minutieusement, jour par jour, la température de l'an qui vient. Je prends, par exemple, le mois de juillet, le plus chaud de tous les mois. Je trouve ceci :

« Les 1^{er} et 2, fortes chaleurs. Le 3, insolation à redouter. Le 4, orages. Le 5, couvert. Le 6, beau. »

C'est précis ; eh bien, vous allez voir mieux encore :

« Le 7, à 1 heure 31 minutes du soir, orages. »

Trouvez-moi un astronome, un membre du bureau des longitudes, un savant quelconque, en un mot, qui, au mois d'octobre 1879, soit capable de vous prédire exactement non pas seulement l'orage qui éclatera le 7 juillet 1880, mais encore l'heure juste, à une minute près, à laquelle éclatera cet orage. Vous n'y parviendrez pas. Le Liégeois, lui, n'hésite pas, il vous dit : « L'orage du 7 éclatera à 1 heure 31 minutes du soir. » Remarquez bien qu'il ne dit pas 30 minutes, qu'il ne dit même pas 32 ; non, il dit 31. L'orage éclatera à 1 heure 31.

A la suite des prédictions mensuelles, cet almanach a l'habitude de donner à ses contemporains, dans un quatrain élégant, des conseils pleins de sagesse et de sens. Pour juillet, voici le conseil :

Sur la fin du jour prends un bain :
Pour la santé rien de plus sain.
Sois gai, mange peu, bois de même :
Voilà le remède suprême.

« Sois gai » est une vraie trouvaille. Dans tous les autres mois de l'année, on a le droit d'être triste. La santé n'en reçoit nulle atteinte. Mais si au mois de juillet vous n'êtes pas gai, vous aurez beau manger peu, boire de même et prendre un bain à la fin du jour, vous êtes flambé.

De certaines façons de parler.

On ferait un dictionnaire de toutes les expressions blessantes que l'on emploie sans intention de blesser. J'avais un grand cousin qui ne s'adressait jamais à personne sans lui dire : *Mon pauvre...* A moi, par exemple, c'était : *Mon pauvre Jean*, à ma sœur c'était : *Ma pauvre Julie*. Et *mon pauvre père* et *mon pauvre ami* ! Enfin il appauvrissait tout le monde. Le plus souvent l'expression ne semblait que trop juste ; la classe la plus nombreuse étant, comme on sait, la plus pauvre. Mais quelquefois cette épithète, jetée au hasard, tombait sur les plus gros financiers.

Si mon grand cousin avait vécu dans l'intimité du plus riche de nos concitoyens, nul doute qu'il ne l'eût appelé *mon pauvre*..... vingt fois par heure. Nous étions habitués à ce langage et n'y faisons plus attention. Mais un jour il eut affaire à quelqu'un de moins raisonnable, ou, si l'on veut, de moins indulgent. C'était un voisin, homme susceptible et morose s'il en fut. Il était venu parler d'affaires à mon cousin, et celui-ci eut bientôt lâché cinq ou six fois l'expression qui lui était si familière. A chaque récidive, la figure de l'interlocuteur se rembrunissait davantage, si bien que mon cousin vint à s'en apercevoir. « Qu'avez-vous donc, *mon pauvre voisin* ? » lui dit-il avec l'air du plus tendre intérêt. — « Encore ! s'écria l'autre en colère. — Ah ! ça, je n'entends pas ce que... — Moi, je n'entends que trop. — Mais, *mon pauvre*... — N'achevez pas ; c'est outrageant à la fin ! — Au nom du ciel, *mon pauvre*..... — C'en est trop. Je ne suis à la charge de personne, entendez-vous, et de vous moins que de tout autre. » Et sans attendre une réponse, il sort brusquement, rejetant la porte avec violence, et descend les degrés quatre à quatre. Mon cousin, qui n'y comprend rien, le poursuit, et l'épithète malencontreuse est tellement pour lui un de ces mots d'habitude auxquels on n'attache aucune idée, qu'on l'entend crier à tue-tête dans l'escalier : « Mais *mon pauvre voisin*, venez donc ! Revenez, *mon pauvre voisin* ! »

Une locution dès longtemps acclimatée dans la salle du grand conseil produit le même effet sur moi, qui ne suis pourtant ni susceptible ni morose. C'est le fameux NOTRE PEUPLE, qui s'encadre si souvent dans les périodes oratoires. NOTRE PEUPLE n'est pas mûr, etc. *Il faut instruire NOTRE PEUPLE*. Qu'est-ce à dire ? Sommes-nous le peuple du grand conseil ? Un roi dit quelquefois : *mon peuple*, d'accord. Mais si le pronom possessif est convenable dans sa bouche, j'en conclus qu'il est malsonnant, inconstitutionnel dans la bouche des orateurs Vaudois. A nous de dire : NOS MANDATAIRES. Ils sont là haut par nous et pour nous. Entendons-nous cependant. Peut-être ces messieurs, pénétrés de l'idée de la souveraineté populaire, attachent-ils aux termes incriminés une signification toute nouvelle. Peut-être disent-ils *notre peuple*, comme des ouvriers et des commis pourraient dire : *notre maître*, *notre bourgeois*. Amen ! Mais l'expression est tout au moins équivoque, sujette aux interprétations sinistres, et si les orateurs tiennent à leur pronom possessif, s'ils veulent absolument dire *notre* en parlant de nous, je les prie et les somme au besoin de dire : NOTRE SOUVERAIN.

(Un abonné).

Lè felhiès à Dzegnolet

Dzegnolet, lo carbatier, étai restà vévo à la moo dé sa fenna, et tagnai tot parai adé avoué sé duès felhiès la pinta qu'on lai dit lo Café fédérat. Sé felhiès, la Françoisé et la Marienne étiont dai bounès dzeins que n'aviont jamé z'u lisi d'avai dai bounamis, po cein binsu que l'occajon ne sé pre-